
C O N T E S

M O R A U X.

L'ÉCOLE DE L'AMITIÉ.

TOUT le monde connoît la Pupille de Grandisson, cette Emilie Jervins, si naïve, si tendre, si innocemment amoureuse de son Tuteur; eh bien, j'ai trouvé dans le monde une seconde Miss Jervins, plus vive, moins timide, plus animée que la jeune Anglaise, et un peu mieux instruite qu'elle de ce qui se passoit dans son cœur; mais aussi ingénue que l'autre étoit naïve, et plus intéressante encore dans ce qu'elle appelloit ses premières amours.

6 L'ÉCOLE DE L'AMITIÉ,
C'étoit Delphine de Séralis , depuis
Madame de Néray. Comme elle ne vit
plus, et qu'il n'y a dans mes souve-
nirs rien que d'honorable pour elle ,
je crois pouvoir redire ce qu'elle m'a
conté.

Un jour que , jeune encore , elle
m'avoit parlé avec une extrême sagesse
des légèretés , des caprices , des airs
d'étourderie et de dissipation qui étoient
à la mode parmi les jolies femmes , et
que je lui témoignois combien j'étois
surpris de ne lui voir , ni dans l'esprit ,
ni dans le caractère aucune des frivo-
lités ni des vanités de son sexe : Ah ! me
dit-elle , j'étois née pour en avoir au-
tant qu'une autre ; mais de bonne
heure , je fus en bonne école ; et si
vous me trouvez raisonnable , j'en dois
rendre grâce à l'amour.

Comme c'étoit la première fois que
j'entendois dire que l'amour eût contri-
bué à former la raison , je la priai de
m'expliquer comment s'étoit opéré ce
prodige.

Vous avez connu, me dit-elle, celui qui, le premier, m'inspira le desir de plaire. Je ne veux pas vous le nommer, et je l'appellerai Alcime ; mais si je le peins bien, vous le reconnoîtrez.

Il avoit quelque ressemblance avec Sir Charles Grandisson : comme lui vertueux, modérément sensible, sage dans tous ses goûts, incorruptible dans ses mœurs, possédant son ame et ses sens dans une paix inaltérable, Alcime étoit, dans sa jeunesse, l'homme du monde le plus considéré.

Dans le petit nombre des sociétés dont il avoit fait choix, on le citoit comme un modèle, on l'écoutoit comme un oracle. Il y montrait un esprit cultivé, riche de mille connoissances variées, et recueillies par une mémoire étonnante, un goût exquis, une raison pleine d'éloquence et de charme, une politesse attentive et délicate, mais simple et naturelle,

8 L'ÉCOLE DE L'AMITIÉ,

une fierté mêlée et tempérée de modestie, peut-être un sentiment de lui-même assez haut pour s'appeler orgueil, s'il n'eût pas été aussi juste, mais qui étoit comme enveloppé dans la plus timide pudeur. A tant de qualités, la Nature avoit joint une figure intéressante, des traits nobles et doux, le charme d'un regard où se peignoit une belle ame, une bouche dont le silence même étoit touchant lorsqu'il daignoit sourire, et un son de voix enchanteur.

La maison de Madame d'Olme étoit l'une de celles qu'il fréquentoit le plus assidument. Il y dînoit, une fois la semaine, avec des femmes de l'ancienne Robe, que leurs filles accompagnoient. J'y fus menée dès l'âge de seize ans. C'étoit-là notre jour de fête.

Vous pensez bien que dans ce cercle, mes compagnes et moi nous faisons peu de bruit. Nos langues y

étoient captives ; et nos regards ne l'étoient guère moins ; mais tandis que la modestie tenoit nos yeux craintivement baissés , rien n'échappoit à nos oreilles.

J'étois sur-tout attentive au langage plein de douceur et de sagesse qu'Alcime tenoit à nos mères, en leur parlant du soin d'observer, d'éclairer, de diriger le naturel dans l'éducation des enfans, de le ménager, de l'aider, d'user envers lui d'indulgence même en le corrigeant, sur-tout, disoit-il, dans le sexe le plus foible et le plus flexible. Vous auriez cru voir un fleuriste cultivant, d'une main légère, des plantes délicates qu'il eût craint de blesser. Je lui savois gré de ces craintes, de ces ménagemens timides ; je croyois être l'une des fleurs qu'il appréhendoit de ternir.

Je ne pensois encore, ni à lui plaire, ni à l'aimer plus que ne l'aimoit tout le monde. Je savois que j'étois jolie,

mais je ne m'apercevois pas du plaisir que j'avois à l'être ce jour-là plus que de coutume. Je ne croyois le trouver beau lui-même que parce qu'il l'étoit, et que j'avois des yeux. Mais insensiblement je m'aperçus qu'avec ces yeux, j'avois aussi un cœur : Alcine m'occupoit sans cesse. Je jouissois plus que lui-même des déférences qu'on lui marquoit ; j'étois fière des avantages que lui donnoient sur les autres hommes son esprit et son caractère ; et si quelqu'un lui disputoit l'empire de l'opinion, je m'en dépitais en secret, et je le traitois de rebelle.

Une seule qualité lui manquoit à mon gré pour être accompli , c'étoit la sensibilité : poli avec les femmes, il n'étoit point galant, il plaisoit sans songer à plaire. Il se corrigera peut-être de ce défaut, disois-je, mais ce ne sera point ici assurément qu'il perdra son indifférence ; et la tranquil-

lité dont son ame jouit est avec nous en sûreté.

Dès-lors je commençai à m'impatienter du rôle de statue qu'il falloit jouer à mon âge. Quelle opinion pouvoit-il avoir de ce groupe de jeunes filles, muettes et presque immobiles? Qu'on fût belle et bien faite, c'étoit peut-être bien quelque chose à ses yeux; mais ces qualités pouvoient être celle d'un marbre inanimé; et chacune de nous avoit l'air d'attendre, sur son piédestal, le miracle opéré en faveur de Pigmalion.

Quel usage inhumain que celui de tenir à la gêne, et comme scellé, ce que le naturel pouvoit avoir d'intéressant! A seize ans on avoit déjà des sentimens et des idées: on n'auroit pas si bien raisonné que ces Dames; mais peut-être le peu d'esprit que l'on avoit reçu de la Nature, auroit-il eu, dans sa simplicité, sa justesse et son agrément; et jusqu'à ce qu'on eût la langue

12 L'ÉCOLE DE L'AMITIÉ,

déliée à l'autel de l'Hymen , il étoit triste et rigoureux d'être condamnée au silence.

Ce qui m'affligeoit encore plus , c'étoit de voir qu'Alcime , occupé de nos mères , n'eût aucune pitié de nous , et qu'il nous laissât l'écouter, sans chercher au moins quelquefois à lire dans nos yeux l'impression qu'il faisoit sur nos ames..... Sur nos ames ! Et sait-il seulement , disois-je , si nous en avons une ? Est-il curieux de le savoir ? Nous fait-il la grace de croire que notre esprit soit digne de goûter , d'admirer le sien ? Il étoit doux , poli , respectueux avec moi , avec mes compagnes , mais uniquement , également , sans aucune distinction. Cependant la persuasion qui sembloit couler de ses lèvres , ses lumières , son air de bonté , de candeur , l'élévation de son ame , la sérénité peinte sur son visage et dans ses yeux , cet air d'Apollon rayonnant , charmoient toute la Société ; et malgré

mon dépit, moi-même j'en étois ravie. Mais si dans mon ravissement, j'osois lever les yeux, hélas ! c'étoit au Ciel qu'il falloit adresser ma vue, quoique, dans ce moment, ce ne fût pas au Ciel que mes yeux avoient à parler.

N'y avoit-il donc pour moi aucun moyen de fixer son attention ? Au moins ; disois - je, on nous permet de développer dans le monde les talens qu'on a bien voulu cultiver en nous dès l'enfance ; Alcime daignera peut-être aimer ou la danse ou le chant. Appliquons-nous à nous donner ce foible mérite à ses yeux.

Dans la saison du bal, Madame d'Olme en donna un. J'y dansai de mon mieux ; mais en dansant, j'eus beau chercher des yeux mon Sage, il causoit avec un vieillard dans le salon voisin, tandis que pour lui seul je déployois toutes mes graces.

Peu de jours après, Madame d'Olme eut chez elle un petit concert. J'y chan-

14 L'ÉCOLE DE L'AMITIÉ,

taï. Je savois qu'à l'Opéra - Bouffon , Alcime étoit assidument du nombre des Amateurs qui occupoient le coin de la Reine ; et je m'étois donné une peine infinie pour exceller , s'il m'étoit possible , dans la brillante exécution des airs italiens que je devois chanter. J'espérois qu'il m'applaudiroit ; il m'applaudit , mais foiblement , plutôt en homme complaisant et poli , qu'en homme sensible et charmé. Je fus , comme vous croyez bien , peu flattée d'un tel succès ; et les éloges que je reçus d'ailleurs ne me tinrent pas lieu des siens.

Sans désespérer cependant de le réduire à s'occuper de moi , je m'avisai d'engager mes compagnes à essayer , sous les yeux de nos mères , s'il nous seroit permis de nous dire entre nous , tantôt à demi-voix , et tantôt à l'oreille , quelques petits mots échappés. L'essai me réussit. Nos mères , d'abord inquiètes de cette nouveauté , se con-

sultant des yeux, alloient nous l'interdire ; Alcime cette fois voulut bien plaider notre cause , mais avec l'indulgence qu'on a pour des enfans. Il fit entendre que la froide raison n'avoit rien d'assez amusant , d'assez intéressant pour de jeunes esprits ; que le sérieux , à notre âge , devenoit bientôt ennuyeux , et qu'il falloit nous laisser au moins quelques momens de cette innocente gâité qui nous alloit si bien , et nous embellissoit encore.

Ces derniers mots ne m'échappèrent point ; et dans nos propos , j'eus grand soin de faire jouer tout leur jeu aux traits de ma physionomie. Je m'animois , j'agaçois mes compagnes ; en disant des riens , j'avois l'air de pétiller d'esprit et de vivacité ; et je ne manquois pas d'enjoliver ma bouche de tous les charmes du sourire : quelquefois même je riois aux éclats sans savoir de quoi ; car j'avois d'assez belles dents. Je mourois d'envie de le rendre

16 L'ÉCOLE DE L'AMITIÉ,

curieux de nos entretiens ; mais ,
hélas ! j'y perdois mes peines : il nous
laissoit dans notre coin jouer et causer
à notre aise ; et de tout mon petit
manége , il ne me restoit plus que le
regret de ne l'avoir pas écouté.

Je ramenai vers lui toute mon at-
tention , sans pouvoir m'attirer la
sienne. Enfin mon impatience poussée
à bout, me fit prendre un parti vio-
lent. Je lui écrivis ; mais dans ma
lettre , je gardai l'anonyme et je sus
déguiser ma main. La voici cette lettre,
car je ne veux rien vous cacher.

« Je m'ennuie, Monsieur, de voir
» qu'on ne soit rien pour vous, parce
» qu'on a le malheur d'être jeune,
» et que dans votre estime il n'y ait
» que les mères qui ne soient plus
» enfans. Eh bien ! je veux qu'Al-
» cime sache que, dans le monde, il
» voit une jeune personne très-atten-
» tive à recueillir ses sentimens et ses
» pensées ; je veux qu'il sache que,
» dans

» dans sa bouche, la sagesse a pour
 » moi un charme irrésistible, et que
 » sa voix la fait pénétrer dans mon
 » ame,

Comme un jour doux dans des yeux délicats.

» Je veux qu'il sache enfin que le plus
 » estimable des hommes, en est aussi
 » pour moi le plus aimable, non pas
 » à cause de sa figure, qui pourroit
 » être un symbole trompeur des ver-
 » tus dont elle est l'image, mais à
 » cause de la bonté, de la beauté
 » d'une ame qui se peint dans tous
 » ses discours comme dans une glace
 » pure, et qui, je crois, n'a jamais
 » su ni feindre, ni dissimuler ».

Le Sage le plus flegmatique auroit
 été flatté de cette lettre. Alcime a
 depuis avoué qu'il ne l'avoit pas lue
 sans quelque émotion; et en m'en par-
 lant, long-temps après, son visage,
 qui rougissoit aussi facilement que celui

d'une vierge, se coloroit encore d'une aimable pudeur.

Dès-lors il ne put se défendre d'une attention involontaire pour les jeunes personnes qu'il avoit négligées. Je vis fort bien que ses regards, en passant et en repassant sur notre joli groupe, y cherchoient l'anonyme, et il lui fut facile de l'y appercevoir : mon trouble et mon saisissement suppléoiert à ma signature ; je la sentois écrite sur mon front en lettres de feu. Je fus donc reconnue ; et je n'en pus douter, car lui-même il baissoit la vue quand ses yeux rencontroient les miens.

Vous allez croire que je fus bien aise que mon secret m'eût échappé. Point du tout ; dès que je crus voir tomber le voile du mystère, la modestie naturelle à mon âge reprit sur moi tout son empire. Je perdis contenance ; et au lieu du plaisir que je croyois avoir à être distinguée, je n'en ressentis plus qu'un pénible embarras. Ma lettre lui

en avoit trop dit : tout ce que j'avois dans le cœur , je croyois l'avoir révélé ; ces mots , sur-tout , *l'homme le plus aimable* , me faisoient naître des scrupules. Pourquoi lui avoir parlé de sa beauté ? et de quoi m'avisais-je de vanter sa sagesse ? L'éloge même de ses vertus étoit déplacé dans ma bouche. De quel droit me croyois-je digne de le louer ? Que devoit-il penser d'une jeune personne qui , dans le monde , auroit voulu fixer l'attention d'un homme , et qui , à seize ans , s'impatientoit d'être négligée comme un enfant ? Quelle imprudence enfin de lui avoir écrit à l'insçu de ma mère ! Et s'il n'y avoit aucun mal , comme je l'avois cru , pourquoi le lui avois-je caché ?

Cependant je n'avois encore rien avoué ; mon trouble et ma rougeur n'étoient que des indices ; il ne tenoit qu'à moi d'en effacer l'impression ; et si je savois feindre , tout seroit bientôt oublié. Je pris donc , ou plutôt je crus

prendre avec lui un air de froideur et de négligence ; et lorsqu'en se mêlant quelquefois à nos entretiens , il vouloit bien m'adresser la parole , j'avois dans mes réponses cette légèreté craintive de la biche , qui ruse devant le chasseur. J'éluois ses questions comme autant de filets : un mot quelquefois vif , le plus souvent timide , me dégageoit d'un pas difficile et glissant.

Mais lorsque je croyois lui avoir donné le change , et que je le voyois interdit , j'en avois du regret , et je me reprochois un déguisement inutile. Je devois bien penser que j'avois été reconnue ; et il y avoit plus que du caprice et de l'inconséquence dans ma dissimulation. C'étoit désavouer le plus pur , le plus juste hommage ; et cela seul pouvoit ôter à ma conduite le caractère d'innocence qu'elle auroit à ses yeux avec plus d'ingénuité.

Vous le dirai-je enfin ? j'osai penser au mariage. Jeune et riche héritière ,

d'un état convenable au sien, pourquoi n'aurois-je pas désiré de lui plaire? Ne faut-il pas, disois-je, que l'on pense bientôt à m'établir? Et si l'époux que l'on me donnera n'a fait que me voir dans le monde comme une peinture mobile; s'il faut que sur parole il me suppose une ame, un caractère, un peu d'esprit et de bon sens, sera-t-il bien flatté, bien envieux de m'obtenir? Celui-ci est le seul au monde à qui je ferois gloire d'être unie; et s'il daignoit me demander, certes je défierois père et mère de mieux choisir. Si donc il m'engageoit lui-même à convenir que la lettre anonyme étoit de moi, j'étois déterminée à lui en faire l'aveu, et j'en attendois le moment.

Ce moment ne vint point; et plus réservé que jamais, Alcime s'en tint avec moi, comme avec mes compagnes, à cette politesse affectueuse et simple dont mon cœur ne pouvoit ni se plaindre, ni se louer.

J'étois mal à mon aise, et si mal que j'aurois voulu ne l'avoir jamais vu, ou ne plus le revoir, lorsque je fus saisie d'un sentiment plus vif, plus affligeant que ma tristesse.

Un jour, la veille de celui où nous devions dîner ensemble, Madame d'Olme fit prévenir ses amis que son dîner n'auroit pas lieu; qu'Alcime étoit malade, qu'il étoit pris d'un accès de goutte assez fort pour donner de l'inquiétude.

C'étoit, reprit Madame de Nérayen soupirant, un mal héréditaire, dont Alcime, dès sa jeunesse, avoit senti les premières atteintes, et qui ne l'a pas laissé vieillir. Ma mère, à son réveil, reçut cette triste nouvelle; et quand j'allai la voir, elle me l'annonça. J'eus à peine la force de lui demander s'il y avoit du danger. Mais oui, dit-elle, on craint pour les organes de la vie. Si la goutte les attaquoit, il n'y a point de mort plus soudaine.

Souvent en moins d'une heure on est étouffé.

Jugez comme je fus moi-même étouffée en entendant ces mots terribles. Mon cœur saisi d'effroi, suffoqué de douleur, ne put retenir ses sanglots ; mes yeux se remplirent de larmes. Ah ! m'écriai-je, quel malheur s'il en mourait ! et toute en pleurs , je me laissai tomber sur le lit de ma mère. Cette scène imprévue l'étonna encore plus qu'elle ne l'attendrit.

Ma fille, me dit-elle, d'où vous vient cet excès de sensibilité pour un homme sans doute bien estimable, mais étranger pour vous ? Hélas ! lui dis-je, à qui la vertu est-elle étrangère ? L'intérêt qu'elle vous inspire est juste, reprit-elle ; mais dans une jeune personne, il ne doit pas aller si loin. Et que seroit-ce donc, ma fille, si vous aviez à craindre pour ma vie ? Je ne répondis qu'en pleurant ; et ma mère, dans ce moment, ne crut pas devoir insister.

B/4

Mais lorsque nous eûmes appris que le péril étoit passé, et que la douleur, vive encore, mais fixée aux extrémités, n'avoit plus rien de redoutable, ma mère voulut pénétrer jusqu'à la source de mes larmes ; et d'un air doux, mais imposant : Ma fille , à présent , me dit-elle , que vous êtes tranquille , expliquez-moi la cause de la désolation où vous avez été , quand nous avons craint pour Alcime. Ma mère , hélas ! que vous dirai-je , lui répondis-je en rougissant ? Alcime est à mes yeux le plus intéressant des hommes , parce qu'il n'en est point de meilleur , de plus sage , ni de plus vertueux que lui ; c'est tout ce que j'en sais moi-même. — Et de ces sentimens qu'il vous a inspirés , lui avez-vous fait confidence ? (ma rougeur redoubla) répondez-moi , ma fille : en est-il instruit ? — Je le crois. Au moins a-t-il dû s'en douter. Elle fut un moment recueillie en silence , et puis : Allez , ma fille , me dit-elle , et

définiez-vous, à votre âge, de cette sensibilité dont le caractère est louable, mais dont l'excès est dangereux.

Dès-lors je vis ma mère inquiète et préoccupée. La convalescence d'Alcime fut célébrée, comme une fête, dans la société de son amie Madame d'Olme. Mais au milieu de la joie commune, je sentis que mon cœur n'étoit pas content ; et plus mon émotion étoit vive et profonde, plus je faisois d'efforts pour la dissimuler.

Alcime enfin jouit lui-même du plaisir qu'on avoit de le revoir rendu à la vie et à la santé ; et ce fut là qu'en observant mes yeux, à chaque instant mouillés de larmes, ma mère prit la résolution de se priver d'une société qui faisoit ses délices, plutôt que de m'y exposer plus long-temps, au danger qu'il y avoit pour moi.

Je vais, dit-elle à Madame d'Olme, vous surprendre et vous affliger. Les plus doux momens de ma vie sont, vous

le savez bien , ceux que je passe auprès de vous ; et cependant je suis obligée de me sévrer pour quelque temps du plaisir de vous voir. Ne m'en demandez point la cause ; et croyez qu'elle est sérieuse , puisque je me suis fait un devoir d'y céder.

La cause , je la sais , lui dit Madame d'Olme en souriant. Mais le remède est simple ; il faut venir me voir et dîner avec moi , les jours qu'il n'y vient pas. Qui donc , lui demanda ma mère ? — Qui ? celui que vous redoutez. — Ah , Madame ! ce qui m'afflige est donc bien visible ! — Oui , pour moi , qui ai presque les yeux d'une mère , comme j'en ai le cœur , pour ma chère Delphine ; mais de quoi vous alarmez - vous ? et qu'y a - t - il donc de si triste et de si dangereux dans une inclination que vous et moi nous aurions prise innocemment comme elle , si , à son âge , nous avions vu celui qui en est le digne objet ? Pour moi , je le confesse , si à

cinquante ans il étoit permis d'être amoureuse, je le serois d'Alcime. Delphine, à seize ans, est sensible au charme d'un naturel plein d'agrément; elle a raison : elle s'est prise d'admiration, d'amour, si vous voulez, pour un vertueux et beau jeune homme; eh bien, il faut qu'elle l'épouse. Je me charge, si vous voulez, de nouer ce petit Roman.

Mon Dieu, lui dit ma mère, comme vous cheminez ! Je suppose, ou plutôt j'avoue cette inclination naissante dans le cœur de ma fille ; qui vous dit qu'Alcime y réponde ? Savons-nous même, vous et moi, si jamais il y répondra ? En doutez-vous, reprit Madame d'Olme ? Il seroit vraiment difficile si, avec ses biens, sa naissance, et mille fois plus d'attraits qu'il n'en faut pour tourner la tête à un Sage, ma Delphine ne faisoit pas la conquête de celui-ci. Laissez-moi le voir tête-à-tête et lui parler un peu ; je vous réponds de lui.

28 L'ÉCOLE DE L'AMITIÉ,

Savez-vous, lui dit-elle, Alcime, une nouvelle intéressante? N'allez pas me contrarier; car je ne dis jamais que des nouvelles sûres, et je ne veux pas qu'on en doute. — Voyons, Madame; j'aime assez à vous croire, vous le savez; quelle est votre nouvelle? — Que vous vous mariez. — Moi, Madame! Ah! je vous proteste que je n'y ai pensé de ma vie. — Vous y penserez donc pour la première fois; car c'est une affaire arrangée. — Et qui, Madame, a pris la peine de l'arranger sans moi, cette affaire importante? — Moi, Monsieur, oui moi-même: une riche héritière, d'un état honorable, belle comme le jour; et la voilà, faisant de moi l'éloge le plus accompli. — Eh bien, Madame? — Eh bien, cette jeune personne est disposée à recevoir avec docilité la main de son mari de la main de sa mère; et sa mère ne voit pour elle au monde aucun mari qu'elle préfère à vous. — Hélas, Madame! il y

à si loin des sentimens que je puis inspirer, à celui qui seul peut fixer et remplir le cœur d'une femme ! Non, croyez-moi, je me connois, je ne suis pas fait pour l'amour. La goutte est dans mon sang une vieillesse anticipée. — C'est cependant, mon cher goutteux, de l'amour que vous inspirez : oui de l'amour, le plus vrai, le plus tendre, de celui qui jamais ne trompe, de celui qui ne sait pas même ce qu'il est, tant il est innocent et pur. — Oui, Madame, vous le croyez ; et il ne tient qu'à moi de le croire moi-même, si j'écoute ma vanité ; mais je sais mieux apprécier les sentimens qu'on a pour moi ; et dans ces sentimens qui me flattent et qui m'honorent, il n'y a pas une étincelle, pas une blquette d'amour. Elle insista ; et lui, pour la dissuader : Je ne sais pas, dit-il, quelle est cette jeune personne ; mais je gage que c'est la même qui a eu la bonté de m'écrire ; et je veux bien que vous voyiez ce qu'elle a pour moi

dans le cœur. Alors dans l'intime confiance de l'amitié, il lui communiqua ma lettre.

Non, dit-elle, après l'avoir lue, je conviens que ce n'est point là de cet amour qui flatte la vanité d'un jeune fat. Mais pour une ame comme la vôtre, Alcime, y a-t-il rien de plus doux, de plus touchant? Et ne seriez-vous pas heureux de posséder une femme aimable, et qui vous aimeroit ainsi? Oui, dit-il, plus heureux que si elle avoit pour moi l'amour qu'un joli homme inspire. Mais mon éloignement pour les soins domestiques, mes goûts pour des occupations sérieuses et solitaires, le besoin que j'ai d'être libre, indépendant et tout à moi, le plan de vie que je me suis formé, analogue à mon caractère, tout me défend de jamais penser à un engagement dont je révère la sainteté, mais dont les devoirs m'épouvantent; et sérieusement je vous prie de n'y jamais penser pour moi.

Il faut donc, dit Madame d'Olme, interdire et fâchée de sa résolution, que cette pauvre enfant s'éloigne et cesse de vous voir. Pourquoi, lui demandait-il froidement. — Pourquoi, parce qu'il est possible, et plus que possible sans doute qu'elle se laisse dominer par une inclination qui feroit son malheur. Point du tout, reprit-il, je suis aussi sûr d'elle que de moi-même ; et ce qui peut lui arriver de plus heureux, c'est de me voir souvent, avec le desir de me plaire et l'espérance d'être à moi.

Alcime ! vous n'y pensez pas, reprit Madame d'Olme avec étonnement. Se peut-il qu'un homme aussi sage propose une chose aussi folle ? Vous voulez qu'une mère qui sait déjà sa fille éprise d'un sentiment si vif et sans espoir, lui laisse respirer un feu que bientôt la raison, ni le devoir, ni nul objet nouveau n'auroit la puissance d'éteindre ! Assurément il n'y auroit pas moins de cruauté que d'impru-

dence ; et je suis trop amie de Madame de Séralis pour le lui conseiller. Hé bien , dit-il en souriant, ce sera moi qui lui en donnerai le conseil ; faites que nous puissions en raisonner ensemble. Si elle m'estime assez pour se fier à moi , je lui rendrai , en formant à mon gré l'esprit et le cœur de sa fille , le plus rare service , le plus essentiel qu'ait jamais rendu l'amitié. Car je me pique aussi , à ma manière , de sensibilité et de reconnoissance ; et ce ne sera pas en vain qu'une jeune et belle personne aura daigné penser à moi.

Ma mère, à qui Madame d'Olme, sans s'expliquer sur le succès de sa médiation , proposa l'entrevue que demandoit Alcime, l'accepta comme un bon augure , et se rendit chez son amie avec ce battement de cœur qui n'est connu que du cœur d'une mère. Alcime l'y attendoit.

L'entretien commença par les inquiétudes

quiétudes que la Nature inspire sur le destin de ceux à qui l'on a donné le jour; sur les dangers d'une passion naissante, quelque louable qu'elle puisse être; et sur le pressant intérêt ou de la rendre légitime, ou d'en arrêter le progrès; enfin le dialogue se rapprochant de son objet, ma mère me nomma.

Si je parlois, dit-elle, à un homme ordinaire, je sais quelle réserve m'imposeroient les bienséances; mais avec vous, Alcime, je ne crains ni d'ouvrir mon cœur, ni de trahir le secret du cœur de ma fille. Elle est sensible (et je lui en sais gré) à ce qu'elle me voit chérir, à ce qu'elle m'entend louer et admirer sans cesse; enfin elle vous aime autant qu'une ame innocente et pure, mais vive et tendre peut aimer. Si avec cette ame ingénue, et un naturel que je crois heureux, ma fille vous convient, il n'y a pas sous le ciel un homme que je préfère à vous pour

Tom. II.

C

54 L'ÉCOLE DE L'AMITIÉ,

elle; et pour moi-même le comble de la gloire et du bonheur seroit de vous entendre m'appeler du doux nom de mère. A présent, parlez-moi avec votre sincérité ordinaire : voulez-vous être son époux ?

Madame, lui répondit Alcime, si la Nature, qui, dès sa naissance, a mis en moi un germe indestructible des plus vives douleurs, ne m'avoit pas inspiré par-là un juste éloignement pour un état qui perpétueroit dans mes enfans le funeste héritage que m'ont transmis mes pères ; si sans impiété je croyois pouvoir mettre au jour des êtres souffrans comme moi ; de quelque prix que soit pour moi la liberté, je sens qu'une union si douce lui seroit encore préférable. Mais exposé à donner à ma femme le spectacle de mon supplice, et presque assuré de le voir se renouveler dans mes enfans, je me sens, je l'avoue, une répugnance invincible à m'associer des innocens pour

souffrir avec moi , et après moi encore. Je n'ai que le courage d'être seul malheureux.

Mais si , en attendant un époux , vous daignez , Madame , agréer pour votre fille , un ami sûr , et qui s'engage à remplir auprès d'elle , avec la piété la plus tendre , les saints devoirs de l'amitié , c'est l'office qui me convient ; et il m'acquittera de ce que je lui dois de zèle et de reconnoissance. Belle , riche , bien née (je répète l'éloge qu'il fit de moi) , et sur-tout élevée par une mère comme vous , elle aura dans le monde , le choix d'un époux digne d'elle ; mais un ami , tel que moi , Madame , j'ose dire qu'il est si rare qu'on ne le retrouve jamais.

Sans doute , répondit ma mère d'un air sérieux et froid , c'est un trésor inestimable ; mais , Monsieur , trouvez bon que je le réserve à ma fille pour un âge plus avancé.

Cet âge , reprit-il , ne sera plus celui

où n'écoutant que moi, elle prendroit, sans le savoir, les impressions de mon ame : l'empire que je puis avoir sur la sienne sera passé ; ce ne sera plus moi qui réglerai ses goûts, ses sentimens et ses pensées ; et d'autres affections lui feront ressentir leur pouvoir et leur influence. Jusque-là, je le sais, vous aurez pu former sa raison et son caractère ; mais, Madame, on fait bien souvent pour l'homme que l'on aime et à qui l'on veut plaire, on fait pour lui, sans y penser, ce qu'on ne feroit pas pour la mère la plus chérie ; et cet ascendant invisible a d'autant plus de force qu'on ne s'en doute pas.

Eh, Monsieur, c'est cet ascendant en effet si doux et si fort, que je redouterois pour le cœur de ma fille. Juste ciel, que proposez-vous ! Moi ! l'abuser, la pauvre enfant, jusqu'à lui laisser croire qu'elle vous seroit destinée !

Oui, Madame, il faut, vous et moi, non pas lui faire entendre, mais lui laisser au moins penser qu'il est possible que vos vœux et les miens s'accordent avec ceux qu'elle aura formés. Sans cette illusion, je ne puis rien pour elle. C'est l'ame du projet que j'ose concevoir d'en faire une femme accomplie. — Et que deviendrait-elle, lorsqu'insensiblement changés en habitude, ce desir de vous plaire, ce plaisir innocent de vous aimer, cette espérance d'être à vous, devroient s'évanouir; et qu'on lui annoncerait que le seul homme pour lequel la malheureuse voudroit vivre, ne seroit pas celui qu'elle devoit aimer? Ce charme détruit, cette erreur si cruellement dissipée, me fait frémir pour mon enfant. Non, elle ne doit plus vous voir. Madame d'Olme étoit de l'avis de ma mère.

Mesdames, leur dit-il, vous n'y entendez rien. *L'amour commence par*

58 L'ÉCOLE DE L'AMITIÉ,

l'amour, la Bruyère l'a dit ; et combien que s'exalte tout autre sentiment, comme l'estime et l'amitié, ce ne sera jamais cet amour qui seul est à craindre. Laissez donc ma chère pupille m'aimer autant que je puis être aimé ; et quand viendra l'heure où l'amour poindra sur l'horizon, ne soyez point en peine : les petites lueurs de sensibilité s'éteindront devant lui, tout aussi vite, que les étoiles aux premiers rayons du soleil. Je ne demande qu'un beau jeune homme que vous choisirez avec soin, un peu plus âgé qu'elle, aimable, intéressant, et amoureux sans doute ; je vous promets que l'ami de Delphine aura bien de la peine à n'être pas tout-à-fait oublié. Laissez donc la simple amitié doucement amuser le loisir de son ame ; je ne veux que deux ans pour perfectionner ce bel ouvrage de la Nature, et pour n'y laisser rien à désirer, ni à sa mère, ni à son époux.

Ma bonne amie, dit Madame d'Olme à ma mère, rendons cet hommage inoui à la sagesse, à la bonté d'Alcime, de lui confier l'ame et le coeur de Delphine. Il en répond; il n'est pas homme à nous tromper. Ma mère y consentit.

Ce ne fut pas, comme vous croyez bien, sans un saisissement de surprise et de joie, que je vis Alcime introduit et comme installé chez ma mère. Il n'y fut pas d'abord aussi assidu, ni aussi occupé de moi que je l'aurois voulu; mais bientôt s'établit entre ma mère et lui une liaison plus étroite, et moi-même je fus admise dans cette douce intimité. Peu à peu je devins pour lui l'objet d'une attention particulière; et je m'aperçus que ma mère vouloit bien, sans inquiétude, nous laisser causer tête à tête, lorsque d'autres soins l'occupaient.

Dans notre premier entretien, il me parla, ou pour mieux dire, il me fit

parler de mes compagnes ; et sur chacune d'elles il voulut savoir mon sentiment , soit , dit-il , en bien , soit en mal ; car c'est ainsi qu'on est sincère.

En bien , lui dis - je , il m'est facile de vous en dire ma pensée ; mais en mal , ne serois-je pas indiscrete ? et me siéroit-il d'être , à mon âge , assez hardie pour juger mes pareilles et pour les censurer ? Je vous sais bon gré , me dit-il , de cette réserve timide. Mais n'osez-vous pas quelquefois vous dire en secret à vous-même ce que vous avez observé du caractère de vos amies ? Eh bien , en me parlant , croyez que vous ne parlez qu'à vous-même : votre secret sera tout aussi bien gardé. Rien ne me flattoit plus que cette confiance , si elle devenoit mutuelle , et je ne demandois pas mieux que d'en faire les premiers frais.

Je parcourus donc , avec lui , le cercle des jeunes personnes qu'il voyoit

chez Madame d'Olme , et j'essayai de les lui peindre au naturel : dans l'une , la bonté , la complaisance , la candeur , mais la mollesse et l'indolence : dans l'autre , la vivacité de l'esprit et du caractère , mais des caprices , de l'humeur , un air trop résolu , un ton trop décidé , et quelquefois dans ses saillies un peu d'étourderie et de légèreté : dans celle-ci , de la sagesse , mais de la dissimulation , une volonté froide qui ne cédoit jamais , et une estime d'elle-même qui quelquefois alloit pour nous jusqu'au dédain : dans celle-là , un cœur délicat et sensible , ouvert à l'amitié , plein de chaleur et de franchise , mais jaloux , inquiet et facile à blesser : enfin dans toutes , un mélange de qualités que la Nature sembloit avoir associées comme l'ombre avec la lumière , afin qu'il n'y eût rien de parfait.

Et savez-vous d'où vient ce mélange qui vous étonne ? C'est , me dit-il , qu'en

nous le principe et le germe du bien et du mal sont les mêmes. Rien qui s'allie plus naturellement que la bonté et la faiblesse, que la candeur et l'imprudence, que l'envie et l'émulation. Dans une ame sensible, tout peut être excellent, tout peut devenir détestable; et selon la culture, les mêmes qualités tantôt dégèrent en vices, tantôt fleurissent en vertus. C'est cette affinité des vertus et des vices, qui, dans l'étude de nous-mêmes, doit sans cesse nous alarmer. Ce sont les passions analogues à notre caractère, et, pour ainsi dire, voisines de notre cœur, qui sont pour nous à craindre; et l'inquiète vigilance du Hollandois qui travaille à ses digues, est un apologue pour nous. Combien même est souvent fragile et mince la digue qui protège l'innocence et l'honnêteté! Combien peu il s'en est fallu quelquefois qu'un homme de bien n'ait été méchant et coupable; ou qu'une femme, que l'estime et la

vénération publique environnent dans sa vieillesse, n'ait été livrée au mépris ! Ah ! défiez-vous, croyez-moi, des plus beaux dons de la Nature ; et à côté des qualités aimables dont elle vous aura douée, regardez bien à celles qui les touchent de près : ce sont des serpents sous des fleurs.

Oui, j'y regarderai, lui dis-je ; et j'espère bien que ma mère, et mes amis, si je puis en avoir de sages, y regarderont avec moi.

Ici ma mère interrompit le tête à tête ; et moi, recueillie en moi-même, je commençai mon examen. Plus je m'étudiai, plus j'appris à me craindre. Ah ! disois-je, il a bien raison, le naturel le plus heureux a ses écueils : la route du devoir est un sentier étroit, glissant, bordé de précipices, où l'on ne doit marcher à mon âge qu'à pas tremblans. Dès-lors je fus en défiance, et des louanges qu'on me donnoit, et de l'opinion que j'avois de

moi - même , me gardant de mon amour - propre , comme d'un flatteur dangereux ; et ma mère , qui s'aperçut de l'air sérieux et réfléchi que j'avois avec mes compagnes , y reconnut le fruit de cette première leçon.

La seconde roula sur un objet moins sérieux. Si vous n'aviez , lui demandai-je , qu'un conseil à donner à une personne de mon âge , que lui recommanderiez-vous ? — De savoir s'occuper , me dit-il ; car l'oisiveté et l'ennui de soi - même est de tous les périls le plus redoutable pour elle. Il est un temps , lui dis-je , où une femme est assez occupée de ses devoirs , pour n'avoir pas à craindre d'être oisive : tous ses momens sont bien remplis. Mais pour moi , par exemple , pour celles de mon âge , il est des heures qui seroient vides , si on ne les employoit pas à se donner quelques talens ; et j'ai cru remarquer que ces talens frivoles n'avoient

pas votre estime. Vous n'aimez pas la danse, vous faites peu de cas du chant.

J'aime la danse, me dit-il, mais au village et sous l'ormeau; c'est-là qu'elle est l'expression d'une gaité simple et naïve. Je l'aime aussi sur un théâtre où elle varie avec art les mouvemens, les attitudes, les caractères de la beauté: c'est une peinture vivante, c'est une sculpture animée: le Gladiateur, le Faune antique, ne me font pas plus de plaisir que les *Vestris*; je crois voir dans *Guinard* la Galathée de la fable, et la Diane dans *Hénel*. Mais au bal et dans les personnes de votre état et de votre âge, la danse me semble aujourd'hui trop artificielle et trop étudiée: elle ne dissimule pas assez les leçons qu'elle a prises: son élégance la dépare, sa régularité gâte le caractère d'ingénuité, de candeur qu'on aime à vous attribuer; et lorsqu'une fille bien née est parvenue à si bien danser,

46 L'ÉCOLE DE L'AMITIÉ ,
elle fait dire d'elle qu'elle danse trop bien. J'aimerois qu'on dansât pour son amusement , sans penser que l'on eût ni des témoins , ni des rivales. Je veux bien cependant que l'art se mêle un peu de régler les pas, le maintien , les mouvemens de son Elève , mais jamais au-delà des simples bienséances ; car l'épithète la plus juste qu'on ait donnée aux Graces est celle de *Décentes* ; et tout ce qui rappelle les Nymphes plutôt que les Graces , ne me semble pas digne de votre émulation. D'ailleurs la danse n'a qu'un temps très-fugitif : vous ne danserez plus dès que vous serez mère ; et les agrémens que j'estime sont ceux qu'on peut encore avoir en vieillissant.

Dès ce moment , vous pensez bien que je me proposai de négliger la danse.

Et le chant , lui demandai - je avec un peu d'émotion ? Le chant , dit-il , est donné par la Nature à l'homme , comme à l'oiseau , pour réjouir les en-

mis de sa solitude, et plus encore pour adoucir et pour égayer ses travaux : aussi ai-je un plaisir sensible à entendre le Laboureur chanter en creusant son sillon , ou le Pasteur en gardant son troupeau , ou le Bûcheron dans la forêt sur la vieille cime d'un chêne , ou les Villageoises filant ensemble à la veillée du hameau ; ou les Artisans , dont les voix , en cadence et à l'unisson , font retentir leur atelier.

Dans ces chants inspirés par la seule Nature , je reconnois , sinon le signe de la joie , au moins l'oubli des peines ou leur soulagement. Mais dans vos Concerts , où l'on chante pour faire briller une voix que l'art souvent a eu bien de la peine à rendre docile et flexible, ce chant qui flatte mon oreille, ne va point à mon ame : la joie et la douleur , tout y est feint ; je n'y vois que l'art. Je sais bien qu'il est ravissant pour des oreilles plus sensibles ; qu'il donne à la beauté un charme inexpri-

mable, qu'il embellit la laideur même ; on le dit, je le crois. Mais ce n'est qu'au Théâtre que j'aime à le voir applaudir.

C'est donc pour nous, lui dis-je, un temps perdu, que d'avoir formé notre oreille et perfectionné notre voix ? Non, me dit-il ; dans la retraite, et parmi les travaux qui conviennent à vos pareilles, un beau chant peut trouver sa place : il est délicieux dans un cercle d'amis, ou dans un souper de famille ; et rien n'est si touchant que la voix d'une mère qui concerte avec ses enfans. Mais ce chant, je le veux facile et naturel, sans appareil et sans spectacle. En général les talens solitaires, les talens de Minerve sont ceux que je chéris.

Si je vous entends bien, lui dis-je, les talens de Minerve sont le fuseau, l'aiguille, le rouet, la navette : tout cela est bien mécanique ! Ajoutez, me dit-il, le crayon, le pinceau, le don de bien penser, celui d'exprimer sa pensée

C O N T E M O R A L . 49

pensée avec un naturel aimable ; n'en est-ce point assez pour occuper d'heureux loisirs.

Ici, lui dis-je, vous me semblez introduire les Muses dans la Cour de Minerve. Oui, me dit-il, comme j'y admetts les Graces, et même les plaisirs lorsqu'ils sont innocens. Je ne reproche aux Muses que d'être vaines et bruyantes, souvent évaporées, un peu trop libres quelquefois ; et pour le sexe dont la pudeur est la qualité distinctive, je les veux chastes et modestes : c'est ainsi que Minerve aime à les rassembler. On les voit autour d'elle, décemment occupées à cultiver dans leurs Elèves l'intelligence naturelle ; à leur former l'esprit, la raison et le goût ; à développer leurs idées, à les étendre, à les classer, à y répandre la lumière ; à leur enrichir la mémoire d'une instruction saine et solide ; à perfectionner en elles le sentiment du beau moral, soit en frappant leur imagina-

Tom. II.

D

tion des peintures de la vertu, de la bonté, de l'innocence, soit en exerçant dans leur ame ce précieux instinct de sensibilité que la Nature a mis en nous. Mais ni dans ses études, ni dans ses productions, l'école de Minerve ne se donne en spectacle; et c'est en quoi elle diffère de celle d'Apollon, qui cherche l'éclat et le bruit.

Ainsi, lui dis-je, vous reléguez tous nos talens dans la retraite; et ceux qui dans le monde peuvent donner encore un nouveau lustre à la beauté, ou suppléer à la beauté même, vous y attachez peu de prix. Cependant on les compte parmi les dons de plaire. De plaire! A qui, reprit Alcime? aux passans? Ah! croyez, Delphine, qu'en applaudissant celle qui charme tout le monde, plus d'un se dit: Ce n'est pas elle qui daigneroit me rendre heureux; ce ne seroit ni de son ménage, ni de moi, ni de ses enfans qu'elle daigneroit s'oc-

CONTE MORAL. 51

cuper. A ce propos , je me rappelle un Anglois , qui , en voyant l'une de nos Françaises , bien vive , bien brillante , bien amusante dans un souper : « Il n'y a rien de plus joli , dit-il ; » mais à la maison , que fait-on de » cela » ? — A la maison , Mademoiselle , c'est la sagesse de l'esprit , l'égalité du caractère ; ce sont des mœurs et des goûts simples , des talens cultivés sans ostentation , des agrémens sans vanité , qu'on veut trouver dans sa compagne ; car on ne la prend que pour soi.

Quelques visites que reçut ma mère interrompirent cet entretien ; mais la leçon avoit été bonne , et je n'en perdis pas un mot. Je voyois clairement que rien d'ambitieux ne seroit de son goût. Je n'en fus point surprise : lui-même il étoit si modeste ! et sans regret je renonçai à tout ce qu'on appelle des succès dans le monde. Mais je crus voir aussi que pour vivre à son gré ,

59 L'ÉCOLE DE L'AMITIÉ,

je devois vivre uniquement pour lui, dans son intérieur domestique. Je me consultai sur ce point, et je n'eus pas même besoin de courage pour m'y résoudre.

J'ai réfléchi, lui dis-je, quand je me retrouvai seule avec lui, j'ai réfléchi au plan de vie que doit, selon vous, se tracer une femme honnête et raisonnable : c'est celui d'une vie obscure et sédentaire dans l'intérieur de sa maison.

Vous êtes, me dit-il en souriant, plus sévère que moi ; et pour vous et pour vos pareilles, je vous demande plus d'indulgence. « A quoi faire, nous » dit Montaigne, ces pointes élevées » de la philosophie, sur lesquelles » aucun être humain ne peut s'asseoir, et ces règles qui excèdent » notre usage et nos forces » ? Je pense comme lui, qu'il faut que la vertu se mesure à notre faiblesse. Je ne dirai donc point à une honnête

femme de s'enfermer dans sa maison, de renoncer au monde, ni de se refuser aux amusemens de son âge, pour se livrer à ses devoirs sans aucune dissipation ; car la solitude, à la longue, seroit triste et pénible, et le devoir lui-même, sans détention et sans mélange, finiroit par être ennuyeux. Mais je lui dirai qu'une vie habituellement retirée est celle que lui destine la Nature, et par conséquent celle qu'il s'agit d'embellir ; que le devoir a des intervalles, et qu'il veut des délassemens ; mais que soi-même avec soi-même, il faut savoir remplir ces vides sans dégoût, sans ennui, sans besoin de se dissiper, et de se répandre au dehors ; que le désœuvrement a perdu plus de femmes qu'aucun des vices qu'on leur impute ; que celle qui chez elle ne sait jamais que faire, est bien souvent tentée d'aller mal faire ailleurs ; que même la plus vertueuse, en se prodiguant, se dégrade ; que dans le monde,

54 L'ÉCOLE DE L'AMITIÉ,

ce qu'il y a de plus estimable et de meilleur en soi, n'a son prix qu'autant qu'il est rare, et que rien de vulgaire n'est long-temps estimé. Il semble, ajoutoit-il, que l'innocence soit ternie des regards de la multitude ; et la beauté qui va se produisant de cercle en cercle, de spectacle en spectacle, a je ne sais quel air de s'étaler qui fait rougir. En un mot, soyez sûre, me répétoit le Sage, qu'on cesse de considérer une femme qu'on voit par-tout ; que si elle efface ses pareilles, sa poursuite les importune ; que si elle ne fait pas envie, elle fera bientôt pitié ; et qu'après avoir fatigué le monde de sa présence, elle sera forcée d'aller vieillir dans l'abandon.

Voilà, lui dis-je, des peines bien cruelles pour le tort innocent de ne savoir rester chez soi.

Que ne puis-je, reprit Alcime, vous expliquer tous les malheurs que ce malheur entraîne ! Observez seulement

qu'une femme ennuyée , se voit sans cesse à la merci d'une Société sans laquelle elle ne peut vivre. Dans le monde , les complaisantes et les complaisans assidus ne sont pas , entre nous soit dit , ce qu'il y a de plus estimable. Il faut pourtant qu'elle s'en accommode , car elle n'a point à choisir ; et voyez dans ces liaisons ce qu'elle devient elle-même : combien elle dépend , combien elle est esclave de tout ce qu'a besoin d'assembler autour d'elle son inquiète oisiveté.

Voyez au contraire une femme dont les loisirs sont variés et agréablement remplis par des occupations et des goûts solitaires : comme elle est libre , indépendante , et comme après ses devoirs satisfaits , elle jouit avec délices de ses talens , de ses études , et des arts qu'elle a cultivés. Le paysage qu'elle dessine , le vallon qu'elle ombre de ses crayons , le ruisseau qu'elle y fait couler , lui retracent les beautés

simples , les voluptés de la Nature. La fleur que son aiguille colore et fait fleurir, s'embellit sous ses yeux , comme la fleur des champs sous les yeux de l'aurore ; et son ame séduite croit en respirer le parfum. Tout ce que l'esprit et le goût , tout ce que le brillant génie des Poètes, tout ce que l'ame des Orateurs, tout ce que les études et la raison des Sages, ont répandu d'intéressant dans les livres qui l'environnent, est à sa jouissance ; elle n'a qu'à choisir : complaisans sans être importuns , ils arrivent à la minute ; ils s'éloignent de même, dès que l'on n'en veut plus, en attendant qu'on les rappelle ; enfin des plaisirs de la vie, ce sont les seuls qui s'accrochent à la diversité des goûts. Une ame indolente s'y laisse aller comme au courant paisible d'une onde mollement errante à travers de belles campagnes : une ame vive y trouve une variété, une mobilité d'images , une affluence de senti-

mens qui exercent son activité ; la mélancolie s'y nourrit de douces rêveries et de tendres réflexions ; la gaîté y jouit de ses propres saillies , et sourit elle-même aux tableaux qu'elle a peints : chacun s'y choisit à son gré une société d'amis , et un cercle d'amusemens. Jamais auctun palais magique n'a réuni autant de charmes que ce cabinet enchanté , où l'élite de tous les âges et de toutes les nations , les favoris de la Nature , les plus grands maîtres dans l'art de plaire et d'émouvoir , de penser et d'instruire , semblent se disputer , s'envier les regards d'une femme qui aime l'étude , et qui donne à ce plaisir pur les intervalles de ses devoirs.

C'est elle qu'on désirera et qu'on chérira dans le monde. Elle y paroîtra rarement ; mais la considération la plus flatteuse l'y attendra ; les hommages du culte iront au-devant d'elle. Sa modestie aura beau voiler la lumière dont

58 L'ÉCOLE DE L'AMITIÉ,

son esprit se sera pénétré, les couleurs dont il sera teint, et toutes les richesses qu'il aura recueillies; aux graces de son naturel, se mêleront à son insçu les fruits d'une heureuse culture. Mais ni ses succès dans le monde, ni les amusemens qu'elle y aura trouvés ne l'auront rendu insensible aux délices de sa retraite. Si elle se forme à elle-même une société, ce sera une estime éclairée et sévère qui prendra soin de la choisir. L'amitié, ce bien précieux et si doux pour les ames pures, en assortira les liens; et l'accord des esprits, des goûts, des caractères, la confiance mutuelle que s'inspirent les gens de bien, en feront l'attrait et le charme. Les hommes les mieux renommés, les femmes les plus vertueuses, tout ce que les mœurs et le goût, la raison, l'esprit, la sagesse, ont de plus épuré, briguera l'honneur d'y être admis; et dans le choix elle n'aura que l'embarras du nombre et de l'empressement.

C O N T E M O R A L . 59

Vous concevez qu'après ce nouvel entretien , j'eus grande envie de devenir celle qu'il venoit de me peindre.

Je priai ma mère de me donner un maître de dessin , à la place de mon maître de danse ; de me permettre de passer avec une brodeuse habile le temps que je passois avec mon maître de musique ; et lorsqu'elle me demanda raison de ce changement dans mes goûts : ceux - ci , lui dis-je , n'ont pas besoin d'admirateurs ; on peut les cultiver pour soi , on peut les aimer pour eux-mêmes ; et aussi simples que durables , on peut dans tous les temps en jouir seule à peu de frais.

Ma mère voulut bien permettre qu'Alcime composât pour moi un cabinet de livres à son gré et à mon usage. Le choix en fut exquis ; et dès que j'eus goûté les charmes de l'étude , je fus certaine que de ma vie je ne serois accessible à l'ennui.

Mes lectures furent pour nous une

source abondante d'entretiens variés ; mais tous dirigés vers mon but, c'est-à-dire, aux moyens les plus sûrs de lui plaire et de me rendre tous les jours plus intéressante à ses yeux.

Je voulus savoir quelle étoit dans une jeune femme la qualité qu'il estimoit le plus. La modestie, me dit-il ; car il n'est point de caractère que cette vertu n'embellisse, ni de défaut qu'elle n'efface, ou qu'elle ne fasse oublier. Dans une Reine, elle donne une grace infinie à la majesté ; dans une Bergère, elle pare et ennoblit la rusticité même ; elle apprivoise et adoucit l'envie que blesseroit l'éclat des talens ou de la beauté ; elle désarme la malice ; et lors même qu'elle se montre seule et dénuée des agrémens de l'esprit et de la figure, elle se fait encore aimer.

Ah ! son éloge est dans mon cœur, lui dis-je ; et ce sont-là pour moi des vérités de sentiment.

L'attrait, ajouta-t-il, en est si

bien connu, que le vice lui-même, quand il veut nous séduire, n'a pas de plus doux artifice; et plus adroit que la vertu, souvent il sait mieux qu'elle paroître modeste et craintif. Souvenez-vous, Mademoiselle, qu'une femme renonce aux avantages de son sexe, lorsqu'elle perd le caractère d'une timidité touchante. L'empire de la force que la Nature a donné à l'homme, ne peut se balancer que par celui de la douceur. De quoi vous serviroit la supériorité de la raison, de la sagesse, si elle n'étoit pas attrayante? Et sans le charme que lui prêtent un esprit liant et facile, une tendre et timide voix, un oeil encore plus éloquent, quel seroit son pouvoir? L'homme est orgueilleux et farouche: c'est un lion que la Nature vous donne à dompter, à réduire, à rendre enfin docile et doux; c'est à vous de l'appivoiser.

J'entends mes compagnes, lui dis-je,

62 L'ÉCOLE DE L'AMITIÉ,

s'avertir de ne pas laisser prendre aux hommes trop d'ascendant. Il est, me répondit Alcime, un ascendant que laisse prendre la foiblesse, et c'est celui dont les hommes abusent. Il en est un que la modestie paroît céder sans résistance, mais qu'elle est sûre d'obtenir et de garder à notre insçu, en n'exerçant sur nos esprits d'autre pouvoir que celui d'une raison sage, armée de douceur, de complaisance et de bonté. C'est en ne combattant jamais qu'elle triomphe; elle règne en obéissant.

Jene vous donne là, monami, qu'une foible idée des entretiens qui, sous les yeux d'une mère attentive, se passoient entre lui et moi.

La plus galante des Coquettes n'est pas plus empressée à faire devant son miroir l'essai des parures nouvelles qu'elle vient de choisir, que je l'étois moi-même à faire sur mon ame l'essai des conseils vertueux que je venois de

recevoir ; et je n'étois contente que lorsque mes pensées , mes goûts , mes sentimens s'accordoient avec ses leçons.

Il disoit que de bonnes mœurs ne pouvoient être que des mœurs simples ; que le bonheur vivoit de peu ; qu'il ne se conservoit pur , et sain , et durable que par cette frugalité dans nos goûts et dans nos desirs ; qu'il falloit de bonne heure couper racine aux vices dont le luxe étoit l'aliment , et qui tous avoient pour principe la mollesse ou la vanité ; qu'aucun d'eux n'étant naturel , aucun , dans sa naissance , n'étoit incorrigible ; que s'ils le devoient , c'étoit en vieillissant ; que les caprices n'étoient le plus souvent qu'un reste d'enfance gâtée ; que les fantaisies étoient la maladie d'une ame oisive et d'une tête vide ; que la femme qu'elle attaquoit , sans cesse tourmentée de besoins renaissans , avoit le sort des Danaïdes ; que la mode étoit , dans le monde , une puissance irrésistible et à

64 L'ÉCOLE DE L'AMITIÉ,

laquelle il falloit obéir, mais avec cette condescendance involontaire et retenue qu'on a pour une folle dont on est dépendante, et qu'on n'ose contrarier. Il disoit que dans une femme l'ostentation des richesses, le goût de la dépense, la prodigalité, n'avoit sur l'avarice que l'avantage de répandre ce qu'on n'auroit pas su donner ; qu'il n'y avoit point de superflu dans les mains de la bienfaisance ; et que, pour un cœur généreux, jamais l'économie n'épargneroit assez pour suffire à tous ses besoins. Il disoit qu'il falloit savoir éviter les mauvais exemples sans faire semblant de les fuir ; que l'indulgence, qui étoit la sœur et la compagne de la bonté, devoit aussi toujours être à côté de la sagesse ; que le sourcil de la colère ou de l'orgueil enlaidissoit la beauté même ; que le dédain n'étoit qu'une arme de parade, trop fragile pour la foiblesse, inutile pour la vertu ; que le faste de la fierté étoit en nous ce qu'é-

toit

toit dans les hommes la jactance de la bravoure ; que l'assurance avoit plutôt l'air d'appeler le péril que de le mépriser ; que la hauteur qui commandoit la déférence et le respect , étoit souvent mal obéie ; que la hardiesse en défiant le blâme , ne faisoit que le provoquer ; qu'une dignité simple et naturelle étoit la Reine des bienséances , et celle à qui jamais personne ne se permettoit de manquer : enfin que le vrai signe d'une vertu paisible et sûre d'elle-même , étoit l'égalité d'une humeur douce et calme , et la candeur d'un front serein.

Quelquefois il me parloit aussi des devoirs d'une épouse et de ceux d'une mère : c'étoit alors que mon cœur palpitoit de la plus douce émotion.

L'amitié, disoit-il, bien plus et bien mieux que l'amour, fait le lien d'un bon ménage : un feu que la jeunesse et la beauté auroient allumé seules, ne tarderoit pas à s'éteindre ; si une amitié

pure et sainte n'avoit soin de l'entretenir : elle en prolongera le charme, et le remplacera lorsqu'il en sera temps.

L'art de rendre l'intérieur de sa maison riant et attirant pour son mari, sera, poursuivoit-il, le grand art d'une femme : ses soins, ses complaisances, tout le liant de son esprit, toute la bonté, la gaîté, l'aménité de son caractère, tous les secours qu'elle peut tirer du commerce de l'amitié, toutes les jouissances qu'elle peut réunir dans le cercle de ses amis, pour y retenir son époux et l'accoutumer à s'y plaire, doivent se diriger vers ce but important. Mais le succès, pour en être assuré, demande une constance rare.

Il observoit que chez les Anciens, dans le Temple de l'Hyménée, on n'exposoit pas seulement l'image de Vénus; qu'on l'y représentoit accompagnée des Muses, environnée des Graces, sur-tout ayant à côté d'elle la Déesse *Persuasion*; car, disoit-on, les Muses

ont le don d'accorder les esprits des jeunes époux, comme elles accordent la lyre ; les Graces sont conciliantes ; et c'est par la douceur et le charme de la parole que deux cœurs s'attirant l'un l'autre, s'accoutument et se complaisent à n'avoir qu'une volonté.

Alcime auroit voulu que le nouvel époux prît soin d'environner sa femme de bonnes mœurs, de bons exemples et de saines instructions, comme on voit, disoit-il, celui qui élève des abeilles, rassembler autour de leurs ruches et sur les bords d'un clair ruisseau, les plantes, les arbustes, les arbres à fleurs les plus propres à leur offrir des suc's d'une saveur exquise et d'un parfum délicieux. Mais si l'époux y manque, la femme y doit pourvoir. La société, ajoutoit-il, la plus desirable pour elle ne sera point celle des hommes ; car les hommes, quoi qu'ils en disent, sont rarement pour une jeune femme des amis désintéressés ; et quand même

68 L'ÉCOLE DE L'AMITIÉ,

leurs intentions , leurs affections seroient pures , leurs mœurs et leurs maximes ne le sont pas toujours. Je ne l'invite pas non plus à se lier étroitement avec de jeunes femmes ; car elles sont , comme elle , dans l'âge des épreuves ; et des liaisons trop intimes la rendant responsable des torts de ses amies , sa propre réputation auroit des risques à courir. D'ailleurs , malgré ces airs de tendresse exaltée , qui sont aujourd'hui à la mode , et qui donnent des scènes de sensibilité , les jalousies de toute espèce sont si communes parmi les jeunes femmes , qu'une amitié inaltérable , entre elles , est un phénomène trop rare , trop merveilleux pour y compter. C'est donc parmi les femmes sur le déclin des ans , et dont la jeunesse innocente a fait honorer la vieillesse , que je l'invite à choisir des amies dont les mœurs communiqueront leur caractère à sa Société , leur dignité à sa maison , leur considération à son

âge. On la jugera d'après elles ; et pour décider l'opinion publique en sa faveur , leur témoignage respecté devancera celui des ans. Le ton donné par leur sagesse , sera chez elle une loi de décence , et il en bannira tous ces airs libres et négligés qui s'introduisent dans le monde, et qu'on y reçoit, disoit-il, avec trop d'indulgence et de facilité. Enfin elles lui sauront gré de ses empressemens et de ses préférences ; et leur amour-propre n'ayant plus rien à démêler avec le sien , son amitié sera payée d'un sincère et tendre retour.

L'écueil qu'il redoutoit le plus pour une jeune femme, c'étoient les torts, les vices et les travers de son époux. Rien de plus séduisant et de plus dangereux , disoit-il , que l'exemple d'un mari qui enseigne à sa femme le luxe, la dissipation, la mollesse, la volupté. Un âge imprudent et facile, enclin par la nature à l'imitation, le sera plus encore par la complaisance et l'amour ;

70 L'ÉCOLE DE L'AMITIÉ,

et je regarde comme un prodige la jeune femme qui résiste aux séductions d'un époux vicieux, s'il en est aimé. C'est là cependant le triomphe qu'elle doit remporter et sur lui et sur elle-même. Se conserver modeste et réservée, avec un mari libertin ; opposer sans affectation le goût de la retraite et de l'économie à celui des plaisirs bruyans et ruineux ; être occupée de ses devoirs à côté de celui qui néglige les siens ; le rendre bon et vertueux, s'il est possible ; au moins ne lui laisser aucune excuse, s'il ne l'est pas ; ce sont là ses devoirs ; et ils portent leur récompense : car sa plus douce consolation des torts de son mari, sera d'en être elle-même innocente, et d'avoir mis toute son étude, tous ses soins à l'en corriger.

Cependant qu'elle prenne garde à ne pas trop l'humilier : les blessures de l'amour-propre sont difficiles à guérir ; j'en ai même vu d'incurables. S'il

est jaloux naturellement et vaguement, c'est un mal dont il faut le plaindre, et auquel il faut compatir. S'il est jaloux d'un seul objet, s'il l'est longtemps et sans remède, ce sera le tort de sa femme. Il l'offense, il est vrai; ses soupçons, ses alarmes sont pour elle une injure; eh bien, qu'elle s'en venge, comme il est beau de s'en venger, en lui prouvant qu'il est injuste. N'est-ce pas un triomphe qu'un jaloux confondu? Si, pour ne pas le rassurer, on cherche des excuses, je n'en reçois aucune : l'estime d'un mari, le repos domestique, sont des biens que pour rien au monde il ne faut laisser en péril.

Mais elle-même, si elle est jalouse, et si elle l'est avec raison? Ah! c'est alors qu'elle a besoin de toute sa constance et de tout son courage. Si son amour outragé s'irrite, si elle s'abandonne à ses ressentimens, si le reproche amer ou si le noir dépit empoisonne

ses plaintes et se mêle à ses larmes, tout est désespéré. Les Grecs, lorsqu'ils sacrifioient à Junon nuptiale, ôtoient le fiel de la victime. C'est surtout à la jeune épouse que s'adresse cette leçon : « Qu'une femme, disoit » un Sage, dans le moment que la co- » lère la domine et la défigure, se re- » garde dans son miroir, et qu'elle » voie si ce n'est pas ainsi que sa rivale » doit désirer qu'elle se montre à son » époux ». Oui, croyez moi, soit pour gagner un cœur, soit pour le retenir, soit pour le ramener, douceur, indulgence et vertu, voilà vos forces véritables. La Fable d'*Apollon et Borée* est faite pour vous.

J'écoutois tout cela sans trouble et sans effroi, bien sûre que jamais mon cœur ne seroit mis à de telles épreuves. Il se reprocha cependant l'austérité de ses leçons; et avec un regard charmant par sa douceur : Je vous prêchez là, me dit-il, une morale bien sévère !

Oh non ! lui répondis-je , aucun de ces devoirs ne m'épouvante. J'y vois la gloire d'une femme , et , sinon son bonheur , au moins des adoucissemens pour l'amertume de ses peines. Mais , ajoutai-je en soupirant , j'espère que mon cœur n'aura point à subir de si rudes épreuves. Non , me dit-il , j'ose répondre que vous n'aurez jamais que des devoirs doux à remplir.

Il en vint à ceux d'une mère : et que ne puis-je vous exprimer avec quelle délicatesse et quelle effusion de sensibilité il m'en fit l'aimable peinture ! Il n'en omit aucun ; mais le point sur lequel il insista le plus , ce fut sur le précepte du respect que l'on doit à la présence des enfans.

On sait , dit-il , que le plus bel empire et le plus glorieux , comme le plus pénible , c'est de se posséder soi-même , et de savoir se modérer. Cette domination habituelle sur les mouvemens de notre ame est le principe de toutes

74 L'ÉCOLE DE L'AMITIÉ,
les vertus : elle est la sauve-garde des
bonnes mœurs , des bienséances , du
repos domestique ; elle est la sûreté de
l'homme avec lui-même , et des hom-
mes ensemble. Mais dans aucune situa-
tion de la vie elle n'est plus indispen-
sable que dans celle des pères et des
mères , environnés de leurs enfans.
Rien de leur exemple n'échappe , ni à
l'observation , ni à l'imitation de cette
enfance curieuse et docile , de cette
adolescence vive et déjà susceptible de
durables impressions ; et autant l'exem-
ple du bien leur sera salutaire , autant
et plus celui du mal leur sera-t-il per-
nicieux : car il n'aura ni correctif , ni
préservatif , ni remède ; l'autorité l'im-
prime , l'habitude l'approfondit , le res-
pect même le consacre ; et ni autour
d'eux , ni en eux-mêmes , aucune voix
ne s'élève pour le blâmer.

Mais je m'apperçois , mon ami , re-
prit Madame de Néray , que mon His-
toire se prolonge ; et vous devez être

C O N T E M O R A L . 75

impatient d'apprendre quel en sera le dénouement. Pardon. Jamais on ne craint d'ennuyer en faisant parler un Alcime ; mais à présent que c'est moi qui parle , je vais abréger mon récit.

Après qu'Alcime eut employé deux ans , continua Madame de Néray , à me former le caractère ; et lorsque me croyant moi-même telle à-peu-près qu'il sembloit vouloir que fût sa femme, je n'attendois que le moment où il demanderoit ma main ; je vis paroître , sous ses auspices , au dîner de Madame d'Olme , et bientôt après chez ma mère , un certain M. de Néray , tout brillant de jeunesse , d'esprit et d'agrément , qu'Alcime introduisoit , disoit-on , dans le monde , et dont il ne parloit qu'avec estime et complaisance , comme espérant de lui tout le bien qu'à son âge pouvoient promettre un cœur droit et sensible , un esprit sage et doux , et sur-tout d'excellentes mœurs.

Tout ce que j'avois lu, tout ce que j'avois entendu dire, tout ce que je savois, ou croyois savoir de l'amour, s'accordoit à me persuader que c'étoit de l'amour que j'avois pour Alcime. Je ne brûlois pas comme Sapho ; je ne frissonnois pas comme elle ; je ne sentoispas ma voix s'éteindre, mes genoux défaillir, mes oreilles tinter, et un feu rapide courir dans mes veines en le voyant : je n'étois point Sapho ; et je n'aurois point fait le saut de Leucade comme elle. Mais sans me croire aussi sensible, je me flattois d'aimer Alcime autant que je pouvois aimer. J'étois charmée de sa figure, enchantée de son langage, idolâtre de ses vertus : nul mortel, à ma connoissance, ne me sembloit comparable à lui pour l'excellence du caractère, ni pour l'agrément de l'esprit : auprès de lui, je ne desirois rien au monde, et par-tout où il n'étoit pas, il manquoit à mes yeux, il manquoit à mon cœur : ses

entretiens étoient pour moi une source intarissable de délices ; je ne m'en rassasiois point ; je me les rappelois sans cesse ; j'y trouvois tous les jours de nouvelles douceurs. On a , ce semble , quelque raison de se croire amoureuse lorsqu'on en est là ; point du tout : Alcime savoit mieux que moi ce qui se passoit dans mon âme ; et bientôt ma mère elle-même vit sa prédiction s'accomplir.

Il est vrai qu'on sembloit s'entendre pour faire valoir à mes yeux tout le mérite du jeune homme. Chacun lui faisoit à l'envi l'accueil le plus flatteur ; et Alcime ne manquoit pas de faire naître ou de saisir l'occasion de le mettre en scène.

D'abord il parla peu , mais bien. Ensuite il se laissa insensiblement engager à développer davantage ses sentimens et ses idées ; et sur l'article de la jeunesse de ce temps-là , il dit modestement , mais ingénument son avis , en

avouant que dans la licence, la mollesse, l'oisiveté où ses pareils passaient leurs plus belles années, dans la vanité de leur luxe, dans l'avilissement de leur galanterie, dans la bassesse de leurs goûts et de leurs inclinations, il avoit peine à reconnoître le caractère mâle et noble de leurs pères, et qu'il ne voyoit plus en eux que des hommes dégénérés.

La sagesse de ses propos, la bienséance de son maintien, le naturel de ses manières, la grace et la facilité de son langage, l'air dont il l'animoit attira mon attention, mais sans me distraire d'Alcime. Seulement dans Néray je crus entendre son Disciple. Ce jeune homme, disois-je, a le même bonheur que moi; nous sommes à la même école. Ce fut d'abord entre lui et moi une espèce d'affinité.

Je le revis; et ce jour-là, tandis qu'il exprimoit avec vivacité combien il étoit fier et glorieux de l'amitié dont l'ho-

noroit Alcime ; l'un de mes regards , en passant , ayant effleuré sa figure , je lui trouvai de la ressemblance avec l'image que , dans ma fantaisie , je me faisois d'Alcibiade . Oui , me dis-je à moi-même , mais mon Socrate est beau , plus beau même que son Disciple . Je me souviens que je fus fort contente de lui avoir donné l'avantage ; et pour le lui assurer mieux , je les regardai tour à tour . En effet , Néray me parut avoir les traits moins réguliers ; et quoique plus jeune et plus vif , cette mobilité de physionomie , cette fraîcheur de teint , ce feu dans le regard , ne m'éblouirent pas assez pour ne pas voir qu'Alcime eût été pour un peintre un beaucoup plus parfait modèle . Néray avoit bien dans la taille plus de souplesse et d'élégance ; mais Alcime avoit plus de dignité dans le maintien . Dans l'un , je ne voyois qu'un simple mortel ; et dans l'autre , je croyois voir un Dieu . Cette comparaison du Dieu

et du mortel me sembloit si prodigieusement décisive en faveur d'Alcime , que dans ma solitude je ne cessois d'y réfléchir ; et ces deux images sans cesse retracées à mon esprit , devinrent presque l'unique objet de mes rêveries mélancoliques ; car dès-lors je fus triste sans soupçonner pourquoi.

Moi , qui ne m'impatiente guère , je ne pus sans dépit entendre mes compagnes préférer l'élégance, la grace de Néray à la beauté d'Alcime. Je leur soutins que l'un n'étoit que du joli moderne , et que l'autre étoit du bel antique. Mais elles se moquèrent de moi et de l'antiquité ; et il n'y en eut pas une à qui l'agrément ne parût préférable à la perfection. Du côté de l'esprit , elles convinrent toutes qu'Alcime étoit plus raisonnable , mais je vis clairement que la raison étoit ce qui les séduisoit le moins ; et parmi elles , ce fut à qui m'abandonneroit mon Alcime, et à qui me disputeroit les attentions de Néray.

Néray. Je crus les leur céder sans regret et sans jalousie ; et en songeant avec pitié à la frivolité de ce goût de leur âge : Les voilà , dis-je , toutes éprises de ce jeune arrivant ; voyons laquelle aura le bonheur de lui plaire , et s'énorgueillira de la belle conquête où chacune aspire en secret.

Cette curiosité me prit si vivement , et fut bientôt si inquiète , que nulle autre pensée ne pouvoit m'en distraire. Quand nous étions ensemble , et Néray avec nous , j'observois tout du coin de l'œil. Comme il étoit d'une politesse excessive , il ne négligeoit rien , il n'oublioit personne ; et chacune à son tour obtenoit de lui la faveur d'un regard obligeant , ou d'un mot agréable. J'avois mon tour aussi , et je trouvois plaisante l'illusion que j'étois tentée de me faire à moi-même ; car il me sembloit que ses yeux et le son de sa voix avoient , en s'adressant à moi , quelque chose de singulier qui me distinguoit de

la foule. Pour détromper mon amour-propre, j'observai le jeune homme avec plus d'attention; et cette singularité, que je n'avois d'abord que légèrement apperçue, prit à mes yeux le caractère d'une sensibilité discrète et réservée, qui sembloit ne vouloir se décèler qu'à moi.

O ciel! combien nous sommes vaines, me disois-je avec confusion! me voilà presque intimement persuadée que ce seroit à moi que Néray voudroit plaire. Eh bien, je gage que chacune de mes compagnes croit aussi, pour son compte, trouver dans l'accent de sa voix et dans le feu de ses regards la même expression de sensibilité. Heureusement j'ai le cœur épris d'un objet qui l'occupe seul, et qui n'y laisse aucune place. Ces Demoiselles courent plus de danger que moi. Amélie est légère, elle lui échappera; Rosalie est trop nonchalante pour s'en affecter vivement; Adélaïde est fière, et sera peu flattée

C O N T E M O R A L . 83

d'un hommage si partagé ; mais Eléonore est sensible, et quoiqu'elle n'ait pas fort appuyé sur son éloge, c'est elle qui a le plus rougi quand j'ai contrarié le bien qu'on en disoit. Oh ! celle - là y sera prise ; et l'indolente Rosalie pourroit bien s'animer pour lui. Il est riche et bien né : il n'est aucune d'elles qui ne fût très - flattée de l'avoir pour époux. Déjà même peut-être a-t-on sur lui quelque dessein ; et sans cela, pourquoi Alcime l'auroit-il amené ? Oh oui, dans tout ceci je soupçonne quelque mystère. Surprise et impatientée de voir que ces idées m'obsédoient malgré moi : Eh que m'importe, dis-je en roulant ma tête sur mon chevet, qu'il épouse Amélie, Adélaïde, Eléonore ? Laissons - les s'envier son choix. Le mien n'est - il pas fait ? Je fus donc plus tranquille ; et j'appelai tant le sommeil qu'il vint et acheva de calmer mes es-

prits ; mais je ne sais quel songe les troubla de nouveau.

A mon réveil , je me trouvai chagrine. Je le fus tout le jour. Tout me contrarioit. Mes crayons étoient mal taillés , ma main étoit mal assurée , mon *Piano* me parut discord , je m'ennuyai à ma toilette , et aucun de mes livres favoris ne put m'amuser ; je les trouvai tous insipides. Alcime heureusement se présentoit à ma pensée , mais il y revenoit toujours accompagné de son Disciple ; et l'image de celui-ci étoit reçue avec humeur. Je critiquois tantôt l'élégance de sa parure , tantôt l'aisance de ses manières , tantôt cette coquetterie de ses yeux et de son langage qui cajoloit toutes les femmes , et persuadoit à chacune qu'elle étoit l'objet préféré. Enfin je me disois de lui tout le mal qu'il étoit possible. Mais cette censure elle-même ne faisoit que me retracer plus dis-

finctement son objet ; et quand j'avois tout dit , je ne sais quel apologiste prenoit en moi si vivement , si éloquemment sa défense , que souvent je restois muette et sans réplique , et d'autant plus mal à mon aise que dans toute la Société , j'étois seule de mon avis : tout le monde en disoit du bien.

Pendant ce jour-là uné de nos convives , Madame Oran , femme sévère , osa dire , en parlant d'Alcime et de Néray , qu'on s'occupoit trop du plus jeune ; et que pour un objet agréable à la vérité , mais un peu vain , on en négligeoit un bien plus intéressant , qui avoit la modestie de lui céder la place.

Ma mère , à ce propos , répondit que chez elle personne n'effaçoit Alcime. Et en effet , Néray lui-même étoit sans cesse à genoux devant lui , plein de respect pour ses vertus , de déférence pour ses lumières , et n'exprimant jamais que par un modeste silence la

diversité d'opinion qui les divisoit quelquefois. Je trouvai donc infiniment injuste la prud'hommie de Madame Oran, et je me pris de dépit contre elle. Voilà donc, dis-je, comme je suis moi-même ! Et que m'a-t-il fait ce jeune homme ? Qu'a-t-il fait à cette pigrièche, pour lui envier ses succès ? Le voyons-nous s'en prévaloir ? N'est-il pas toujours à sa place ? N'a-t-il pas même, au lieu de vouloir se produire, le plus grand soin de s'effacer ? Et s'il a naturellement, dans l'esprit et dans la figure, quelque chose de distingué qui lui attire l'attention, est-ce un tort à lui reprocher ?

Ainsi, une injustice en corrigeant une autre, je me rangeai du parti du jeune homme ; et je me sus bon gré de prendre pitié des absens.

Le jour suivant, nous fûmes invitées à dîner chez Madame d'Olme ; et j'appris qu'il devoit y avoir un concert après le dîner. Je m'y rendis avec ma

mère, bien résolue à ne m'occuper que de mon vertueux Alcime.

Placée à table à côté de lui, je ne parlai qu'à lui sans cesse, et pas un seul de mes regards ne disputa ceux de Néray à mes envieuses compagnes. Mais ni l'orgueil d'Adélaïde, ni l'émotion d'Eléonore, en lui parlant, ne m'échappoit; et leur air de succès rembrunit ma gaiété. Je tombai dans la rêverie. Alcime m'y laissa plongée quelques momens; et puis, avec un air un peu malin, il me demanda où j'étois? Auprès de vous, lui répondis-je; et je ne serai jamais mieux. Alors il parla du concert, et il me demanda si je chanterois. — Non. — Pourquoi non? — Je ne chante plus que comme les oiseaux, pour égayer ma solitude.

En effet, lorsqu'on fut rangé autour du clavecin, je laissai mes compagnes s'emparer de la scène, et je me tins à côté de ma mère, ayant Alcime devant moi, afin de ne penser qu'à lui. Mais

quand vint le moment où les belles mains d'Eléonore, voltigeant sur la harpe, sembloient donner une ame à ces cordes harmonieuses, et que parmi les applaudissemens je distinguai ceux du jeune homme ; lorsqu'un moment après, j'entendis éclater la voix d'Adélaïde, et que Néray, peut-être offensé de l'oubli où je l'avois laissé, parut se complaire à louer le beau chant qu'il venoit d'entendre, j'éprouvai un saisissement que je n'avois jamais connu. C'étoit comme un glaçon dont le poids me pressoit le cœur. Je me sentois pâlir, je respirois à peine, j'avois un voile sur les yeux. Honteuse d'éprouver ce mouvement d'envie, je voulus applaudir, il me fut impossible de joindre mes mains défaillantes. J'allois m'évanquoir, lorsque Madame d'Olme vint me presser de chanter à mon tour.

Je lui demandai grace, en lui disant, d'une voix presque éteinte, que je ne chantois plus, et que depuis deux ans

j'avois tout oublié. Mais les instances redoublèrent, et furent si pressantes de tous côtés, qu'Alcime et ma mère elle-même pensèrent qu'un refus plus obstiné seroit désobligeant. Il fallut obéir. Je pris un livre de musique, et demandai quelques minutes pour aller en silence, dans le salon voisin, repasser l'air qu'il me falloit chanter. Ah! c'étoit à me ranimer et à reprendre mes esprits que ce temps m'étoit nécessaire; mais l'émulation fit en moi un prodige presque inoui. Mon cœur se dilata, mon haleine fut libre, les sons que j'essayai furent assurés et brillans, mon ame toute entière passa dans mon organe, et se répandit dans ma voix. Je parus, je chantai un air du rôle d'Angélique; jamais je n'ai si bien chanté.

Tout le monde parut dans le ravissement; Néray ne put dissimuler le sien. Il n'osa pas s'adresser à moi; mais en s'approchant de ma mère: Ah Madame!

dit-il, que Médor est heureux ! A ces mots que j'entendis bien, confuse de sentir que le cœur me battoit, je m'avisai de trouver mauvais qu'il m'eût assimilée à cette folle d'Angélique. D'ailleurs, le tour de cet éloge me parut trop galant pour être naturel ; et je me dis que ce n'étoit point là le langage du sentiment.

Dans le trouble de ma conscience, je pris pour un léger reproche l'air riant dont Alcime vint me féliciter. Pardonnez-moi, lui dis-je, un moment d'émulation. Je ne demandois pas à chanter, vous le savez bien ; mais puisqu'il l'a fallu, j'ai tâché que ce fût le moins mal qu'il étoit possible. M'en voilà quitte heureusement !

J'étois bien aise, il faut l'avouer, d'avoir effacé mes rivales. Mais il s'étoit passé en moi des mouvemens inexplicables ; et mécontente de moi-même, je voulois aussi l'être de ce jeune flatteur qui nous croyoit, disois-je, assez

vaines , ma mère et moi , pour nous plaire à le voir s'extasier sur un talent que nous savions , grace au ciel , l'une et l'autre réduire à sa juste valeur. Eh, non ! je n'aime pas les louanges exagérées. S'il en veut savoir ma pensée , qu'il revienne , disois - je , me louer devant moi. C'est ce qu'il fit le lendemain ; mais avec tant d'adresse , qu'il n'y eut pas moyen de m'en plaindre. Vous allez voir quel long détour il prit pour en venir à moi.

On parloit chez ma mère de la profusion avec laquelle la Nature avoit répandu ses richesses. Alcime nous la faisoit voir magnifique et inépuisable dans l'épanchement de ses dons. Il me semble à moi , dit Néray , qu'elle mérite également les noms de prodigue et d'avare , et qu'entre ses largesses et son économie , il y a trop d'inégalité. Ne remarquez-vous pas , Alcime , ajouta-t-il , cette extrême inégalité dans les productions des trois règnes , et ne

trouvez-vous pas qu'en négligeant la foule, elle a tout accordé à quelques favoris !

De l'or, par exemple, elle a fait une substance incorruptible ; elle y a réuni l'éclat et la beauté de la couleur ; une ductilité merveilleuse et presque infinie, et à cette extrême souplesse une extrême solidité. Elle a donné au diamant une dureté que rien n'effleure, et à qui tout cède, des feux étincelans, les traits d'une lumière la plus brillante et la plus pure, teinte des couleurs de l'iris : à l'aigle un oeil perçant, une aile étendue et rapide, et autant de vigueur que d'intrépidité : au cheval la beauté, l'agilité, la force, le courage, l'élégance et la majesté : à tel homme qu'elle a choisi, comme, par exemple, à César, ou comme à notre Charlemagne, la beauté du corps, le génie, les grands talens, la force d'ame, la valeur au plus haut degré : dans telle femme dont elle semble avoir fait à plaisir son plus

rare chef-d'œuvre, n'a-t-elle pas réuni de même tout ce qui peut énorger son sexe, attendrir et charmer le nôtre; l'esprit, les graces, la beauté, et les talens les plus aimables, et les charmes les plus touchans? De tous ces dons accumulés dans une seule, combien de lots riches encore n'auroit-elle pas faits en les distribuant? L'une avec sa beauté, auroit charmé le monde; l'autre, avec son esprit, n'eût pas eu besoin de beauté; une autre, avec cette raison cultivée, embellie, eût captivé les Sages; une autre, avec sa voix mélodieuse et tendre, eût ravi, enivré, enflammé tous les cœurs. Et à chacun de ces articles, un regard s'adressoit à moi. Il est bien vrai, ajouta-t-il, que dans ces rares phénomènes, la Nature doit s'admirer et se trouver belle et riche elle-même; mais tandis qu'elle a mis tant de soins et de complaisance à les produire, à les former, voyez, à l'extrême opposé, combien d'ouvrages

que sa main négligente semble à peine avoir ébauchés.

Alcime lui prouva sans peine que, dans le grand dessein de la Nature, chaque être, pour tenir sa place et remplir sa destination, avoit été pourvu et doué comme il devoit l'être. Mais ce dont Néray se soucioit le moins dans ce moment, c'étoit d'avoir raison. Le trait d'éloge étoit parti, ses yeux me l'avoient assené; et je l'avois si bien senti et pris pour moi, que la rougeur m'en étoit montée au visage.

Assurément je n'étois pas assez folle pour me croire reconnoissable dans le portrait d'une femme accomplie. Mais enfin il étoit visible que le Peintre pensoit à moi; et il faut avouer que d'abord je lui en sus bon gré; car en fait d'éloge, ce n'est pas tant la ressemblance que l'intention qui nous touche. Alcime, en lui parlant de moi, lui avoit pu faire illusion; il avoit pu lui-même s'éblouir sur mon compte; une jeune

tête s'exalte et s'enivre de ses idées ; et si telle étoit son erreur , ce n'étoit pas à moi de ne pas la lui pardonner. Mais , comme au bord d'un précipice , la peur fait qu'on se penche du côté opposé , je m'efforçai , pour n'être pas séduite , de voir dans cette adulation , peu de ménagement , peu d'estime pour celle que l'on flatte avec tant d'excès. Me croit-il donc , disois-je , assez dépourvue de modestie , pour mettre moi-même mon nom au bas de ce portrait ? et si l'on se fût aperçu que j'avois la crédule vanité d'en rougir , à quoi son indiscretion ne m'eût-elle pas exposée ! quel ridicule il m'auroit donné ! Ah ! quoi qu'en dise Alcime , ce n'est point là un homme délicat et sincère ; c'est un de ces trompeurs que l'on trouve par-tout.

L'effet de ces réflexions fut de me donner avec lui un air froid , sévère et chagrin.

Lorsqu'il parloit , je semblois être

inattentive ; et mes regards passeroient négligemment sur lui , pour aller se poser bien vite sur Alcime , et s'y reposer.

Le jeune homme , qui se voyoit en faveur dans la Société , et même parmi mes compagnes , s'appercevoit fort bien qu'avec moi seule il étoit en disgrâce. Il n'en pénétoit point la cause ; mais me croyant frappée de quelque prévention défavorable à son égard , et n'osant ni s'en plaindre, ni s'en expliquer avec moi , il tomba dans une tristesse qui avoit l'air de l'abattement. Une langueur mêlée d'un sentiment amer se répandit sur son visage. La vivacité de ses yeux , celle de son esprit et de son caractère , parut s'éteindre ; je crus voir sa brillante imagination pâlir et se faner , comme une fleur dont la tige est blessée. L'ame de tous les agrémens de la jeunesse , l'espérance de plaire l'avoit abandonné. L'empressement , les prévenances de la Société ,
les

les amitiés des mères , les regards de leurs filles , ni leurs sourires agaçans , rien ne le ranimoit ; son ame étoit comme glacée. J'eus d'abord un soupçon que sa tristesse venoit de moi ; et me rappelant cette prude que j'avois prise en aversion (car elle avoit , ainsi que moi , l'air de ne le voir qu'à regret), je m'accusai de lui ressembler. N'en doutons pas , dis-je en moi-même , c'est d'elle ou de moi qu'il se plaint ; ou plutôt de l'une et de l'autre. Me voilà bien associée ! j'aime mille fois mieux que ce soit de moi seule. C'est ce que je veux éclaircir.

Cruelle que j'étois ! Quelle épreuve le malheureux eut à subir une semaine entière ! Je ne puis y penser sans un mouvement de pitié. Si vous avez assisté , comme moi , aux leçons de physique de l'abbé Nollet , vous avez vu sous un dôme de verre le pauvre oiseau que l'on réduit au dernier souffle de la vie en lui ôtant l'air qu'il respire , et

98 L'ÉCOLE DE L'AMITIÉ,

que l'instant d'après on ranime en le lui rendant. Ce fut l'expérience que j'eus la cruauté de faire sur l'ame de mon jeune amant, tantôt en lui parlant avec un peu de bienveillance, tantôt en reprenant avec lui ma froideur. En effet, je croyois le voir tour à tour expirant ou rendu à la vie par cette alternative d'indifférence et de bonté. Ah ! vous concevez bien qu'il me fut impossible de ne pas compatir à sa situation ; et une fois persuadée de son amour pour moi, j'eus beau vouloir douter de mon amour pour lui, dans l'examen sévère que je fis de moi-même, tout ce qui se passoit dans mon esprit et dans mon ame se réunit pour m'accuser. Depuis trois mois que je voyois Néray, j'avois perdu le goût du travail et de la lecture ; l'aiguille, les crayons, les livres, me tomboient des mains : je ne desirois plus si vivement les entretiens d'Alcime ; je les prolongeois moins ; je m'y plaisois encore, mais

foiblement ; et sans regret je les voyois finir. Si je pensois à lui en son absence , son image ne venoit plus qu'à la suite de celle de son jeune Disciple : encore voyois-je celle-ci vive , colorée et brillante comme un beau tableau de Rubens ; l'autre tous les jours plus ternie , et comme un pastel effacé .

Je vous épargne ici l'ennui de mes affligeans monologues. Vous vous imaginez assez les reproches que je me fis , de légèreté , d'inconstance , d'ingratitude envers un homme qui avoit pris tant de soin de moi , qui m'avoit tant aimée , et qui m'aimoit encore ; qui m'avoit instruite et formée à plaisir , et comme pour lui , et qui sans doute avoit mis en moi l'espérance de son bonheur. Je l'aurai donc trompé , je l'aurai donc trahi ! Et voilà ses louanges qui venoient m'accabler en foule. Qui jamais devoit à mes yeux être plus aimable que lui ? Quelle candeur ! quelle sagesse ! que de lumières et de vertus ! enfin que

de droits sur mon cœur ! Et comment lui avouer sans honte qu'un autre l'y avoit remplacé ?

Non, dis-je, ce n'est qu'un caprice, qu'un égarement passager. J'en ferai l'avéu à ma mère, et j'obtiendrai qu'elle me dérobe au péril de revoir ce séduisant jeune homme. Je dîne encore avec lui demain ; ce sera la dernière fois.

Le lendemain, lorsque nous arrivâmes, ma mère et moi, chez Madame d'Olme, Néray y étoit déjà ; Alcime n'y étoit point encore ; et au fond de mon cœur, je me plaignis de son abandon dans un moment aussi critique, comme s'il avoit dû sentir le besoin que j'avois de lui. Mais en son absence, il occupa l'entretien, comme de coutume ; et Néray, après s'être répandu en éloges sur cet homme accompli : Qu'il est heureux, dit-il enfin ! jeune encore, il jouit de cette considération publique et unanime, qui pour un

autre seroit à peine le prix d'une longue sagesse. Quel don du Ciel, que celui d'inspirer tant d'estime, et de si bonne heure ! Y a-t-il un père ou une mère qui, avec pleine sécurité, ne lui confiât le destin de sa fille la plus chérie ? Et nous, dont rien ne répond encore et que mille exemples accusent, nous sommes obligés d'attendre que l'âge vienne enfin détruire ces funestes préventions. Jusque-là nul moyen de calmer les inquiétudes qu'autorise notre jeunesse. En effet, qu'avons-nous qui dépose en notre faveur ? Quelques années d'une conduite sage, mais qui, d'un jour à l'autre, peut, dira-t-on, se démentir. Nous croira-t-on assez sûrs de nous-mêmes pour oser se fier à nous ? Plus nos sentimens seront vifs, et moins on osera se promettre qu'ils soient durables. L'excès de notre amour en fera redouter les transports, la fougue et l'ivresse ; et pour n'être pas rebuté, il faudra brûler en secret, étouf-

fer nos soupirs , éteindre nos regards , voir tous les jours ce que le Ciel aura formé de plus charmant , et paroître le voir avec indifférence , enfin nous consumer et périr sans oser nous plaindre. Ah ! combien d'ennuis et de peines empoisonnent ce qu'on appelle si faussement notre bel âge ! Et que ce temps d'épreuve est long et pénible à passer !

En achevant ces mots , l'infortuné jeune homme laissa tomber sur moi un coup-d'œil languissant , mais si doux et si tendre , que mon cœur en fut pénétré. Dès-lors je fus perdue , et je sentis que le moment d'éviter le péril étoit passé pour moi. Ce n'est plus à ma mère qu'il faut parler , me dis-je ; c'est aux yeux d'Alcime lui-même que mon foible cœur doit s'ouvrir ; car¹ je ne veux point le tromper.

Malgré ma résolution , vous jugez quelle répugnance je devois me sentir

pour l'aveu que j'avois à faire. Alcime, en me voyant plongée dans une tristesse profonde , n'osant plus lui parler , n'osant lever les yeux sur lui , comprit bien qu'il falloit avoir la bonté de m'encourager.

Mademoiselle , me dit-il , je ne sais pas quel changement s'est fait en vous ; mais ce que je sais bien , c'est que vous n'êtes plus la même. Oh non ! lui dis-je , plus la même ; et en baissant les yeux je poussai un profond soupir. — Eh bien ? qu'est-il donc arrivé ? — Ce que vous auriez dû prévoir. — Je n'ai jamais pour vous rien prévu d'affligeant. — Et cependant ce qui m'arrive , m'afflige bien , je vous assure : je donnerais mon sang pour avoir pu me l'éviter. — C'est donc quelque accident bien étrange ? — Hélas , oui ! bien étrange et bien malheureux ! — Voyons s'il n'y a point de remède. — Oh non ! il n'y en a plus. — Vous le croyez ? — Je fais plus , je le sens. — C'est donc

votre cœur qui est malade? — Oui, c'est lui. — Vous m'avez souvent promis que de la vie ce cœur n'auroit rien de caché pour moi. — Vous voyez, je vous tiens parole. — Vous allez donc achever de me dire ce que vous avez dans le cœur. — D'abord l'estime la plus tendre, la plus vive reconnoissance, l'admiration la plus profonde pour le plus vertueux des hommes, et pour le meilleur des amis. — Est-ce de moi que vous parlez? — Hé! de qui donc? Ah! jusque-là vous n'avez point de rival à craindre. Mais, Alcime!... — Eh bien, mais? (je me mis à pleurer) achevez donc, et passez ce *mais* qui vous a étouffé la voix. — Eh bien! mais je n'ai plus pour vous ce sentiment unique, et qui m'étoit si cher; ce penchant de mon ame pour s'unir à la vôtre, enfin ce desir d'être à vous, de ne respirer que pour vous. — Vous l'aviez donc pour moi ce sentiment? — Oui, je l'avois. — Et comment ne

l'avez-vous plus? — C'est que je l'ai pris pour un autre. — Je gage que ce jeune et séduisant Néray sera , sans le savoir , celui qui me l'a dérobé. — Oui, c'est lui - même. — Ah! je l'ai toujours dit, ce jeune homme étoit fait pour vous inspirer de l'amour. — Eh ! si vous l'avez dit , pourquoi me l'avez - vous donc fait connoître ? — C'est qu'il ne me falloit à moi qu'une bonne et simple amitié. — Ah ! ne méritiez - vous , Alcime , que cette amitié pure et simple ? Et si mon cœur étoit susceptible d'un sentiment plus vif, n'étoit - ce pas à vous qu'il devoit être réservé ? — Tenez , Mademoiselle , sur cet article - là nos cœurs en savent plus que nous. Pour moi j'en crois le mien , qui me dit d'être votre ami bien fidèle , bien tendre , mais de m'en tenir là. — Dieu ! combien vous me soulagez ! — Oui , c'est - là mon vrai lot ; je l'ai dit à Néray qui me croyoit amou-

reux de vous , et qui en étoit inconsolable. Le bon jeune homme ! il avoit résolu de s'éloigner , de ne plus vous voir , d'aller , que sais-je ? au bout du monde , plutôt que d'être mon rival ; et en m'avouant tout l'amour qu'il avoit pour vous dans le cœur , il me présentoit son épée , et me disoit de le percer , ce cœur infidèle à notre amitié. — Vous me faites frémir. Il m'aime donc , Néray ? — Oui , Mademoiselle , il vous aime comme je n'aimerai jamais. Je crois même que votre mère en a soupçonné quelque chose. — Ah ! ma mère ! Eh bien ! qu'en dit-elle ? — Je crois pouvoir vous assurer qu'elle pensera comme moi. — Ah ! je le vois , c'est vous qui avez tout disposé : homme incomparable , lui dis-je , achevez , et avec ma mère , décidez de ma destinée. Si vous n'êtes pas un époux , vous serez un père pour moi.

Vous jugez bien qu'entre ma mère

C O N T E M O R A L . 107

et lui tout fut bientôt réglé pour notre mariage : et peu de jours après je réunis en ma possession les deux plus grands biens de la vie , l'amî le plus parfait et l'époux le plus accompli.
